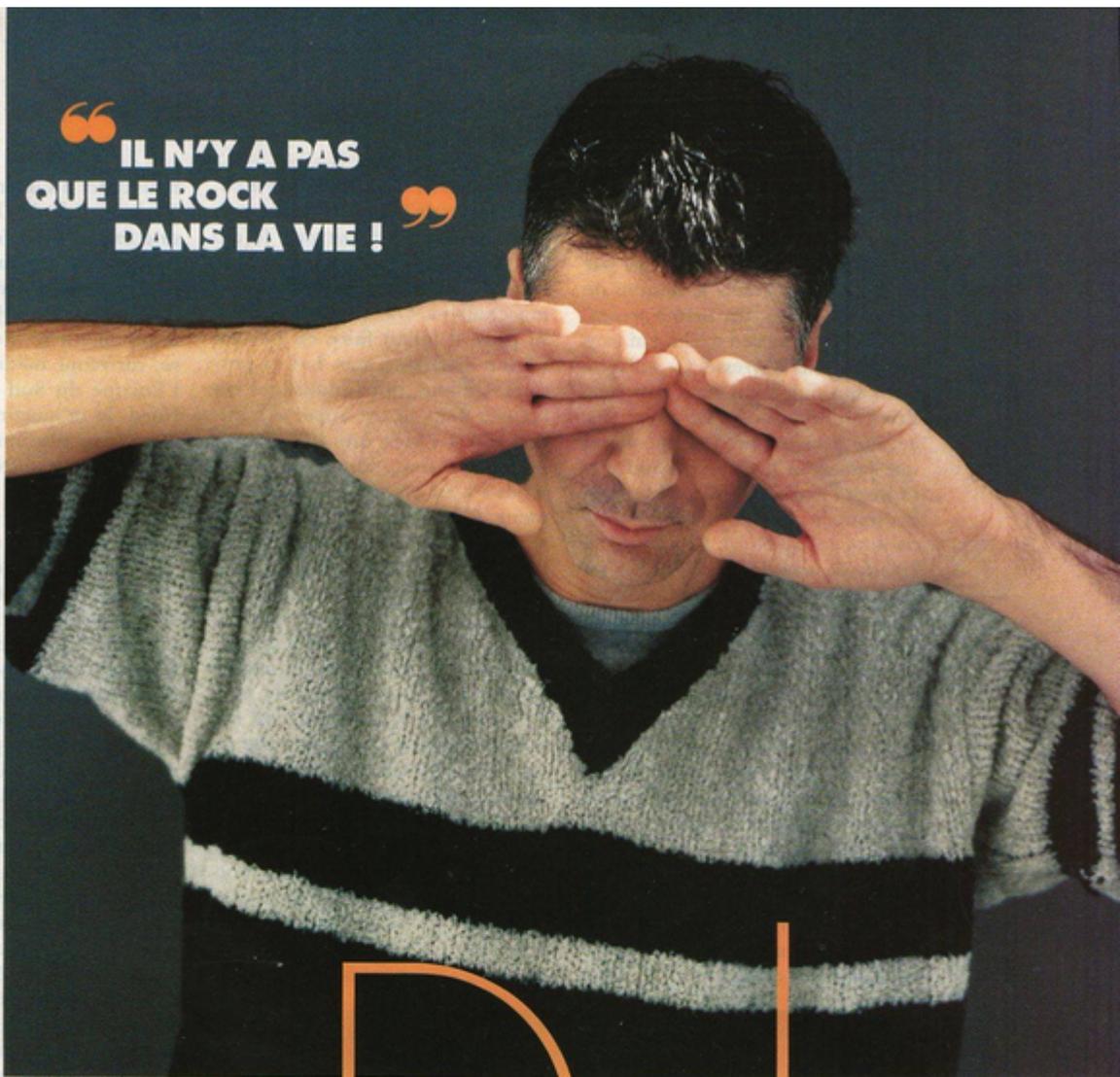


“ IL N'Y A PAS  
QUE LE ROCK  
DANS LA VIE ! ”



**Oublié  
le dandy rock  
des années 80,  
fini les angoisses  
et les trémolos.  
Le nouvel album  
d'Etienne Daho,  
« Eden », marque  
son entrée  
dans un nouveau  
paradis musical.  
Portrait d'un  
chanteur heureux.**

**Par Françoise  
Delbecq**

# Daho

## repart à zéro

**B**ien calé dans son fauteuil de la suite 324 du Royal Monceau, Etienne Daho vous regarde droit dans les yeux et respire la sérénité. Flash : mais oui, c'est bien sûr ! Cette fraîcheur des plus surprenantes, c'est la quarantaine... Le dandy, chef de file d'une génération de chanteurs des années 80 (pêle-mêle : Niagara, Arnold Turboust, Elli Medeiros...), a pris des cheveux blancs. « Je les adore. On me dit de les teindre. Je ne le ferai jamais. Plutôt me raser la tête ! Je trouve le blanc tellement sexy ! » Alors, fini les boîtes de nuit ? Le Daho nouveau se serait-il assagi ? L'adolescent dégingandé

aurait-il mûri ? « C'est vrai. Je me sens enfin adulte, enfin responsable. Il était grand temps, vous me direz... La barre des 40 ans m'a toujours effrayé. J'avais tort de m'angoisser. Tous les jours, je m'émerveille et je découvre avec bonheur de nouveaux centres d'intérêt. L'opéra, par exemple. Jamais, je n'en écoutais. Pareil pour le jazz. Je réalise depuis peu que la vie ne se limite pas au rock ! » Heureusement ! Avant d'ajouter : « J'avoue être un pur produit de la culture des clubs. Quand j'ai démarré dans les années 80, la musique explosait dans les boîtes. L'Angleterre était une source inépuisable de

courants hétéroclites : punk, rock, pop, reggae... Aujourd'hui, c'est le règne de la techno, des DJs et du easy-listening. Vivant six mois par an à Londres, je suis le témoin de cette révolution. En même temps, je m'en sens un peu exclu. J'ai trop vécu de nuits d'ivresse. Ça suffit ! » Dans son pull à col roulé gris vert, Etienne rayonne. « En vacances, cet été à Lisbonne, j'ai découvert que j'étais un homme du Sud. J'ai bronzé, l'exploit du siècle ! Jusqu'à présent, je me croyais profondément ancré au Nord, à Rennes et à Londres, mes deux pôles. Pas du tout ! J'ai le sentiment que mes racines resurgissent, alors que je les avais occultées. J'en suis fier, comme si je vivais une deuxième naissance. » Né à Oran, Etienne a vécu les horreurs de la guerre d'Algérie et s'est fait fort d'associer le soleil et l'été à la couleur rouge foncé, au sang séché. Autant le dire tout de suite : à la violence. « J'ai vécu là-bas jusqu'à l'âge de 6 ans. Je passais mes journées sur la plage avec les copains, on s'amusaient com-

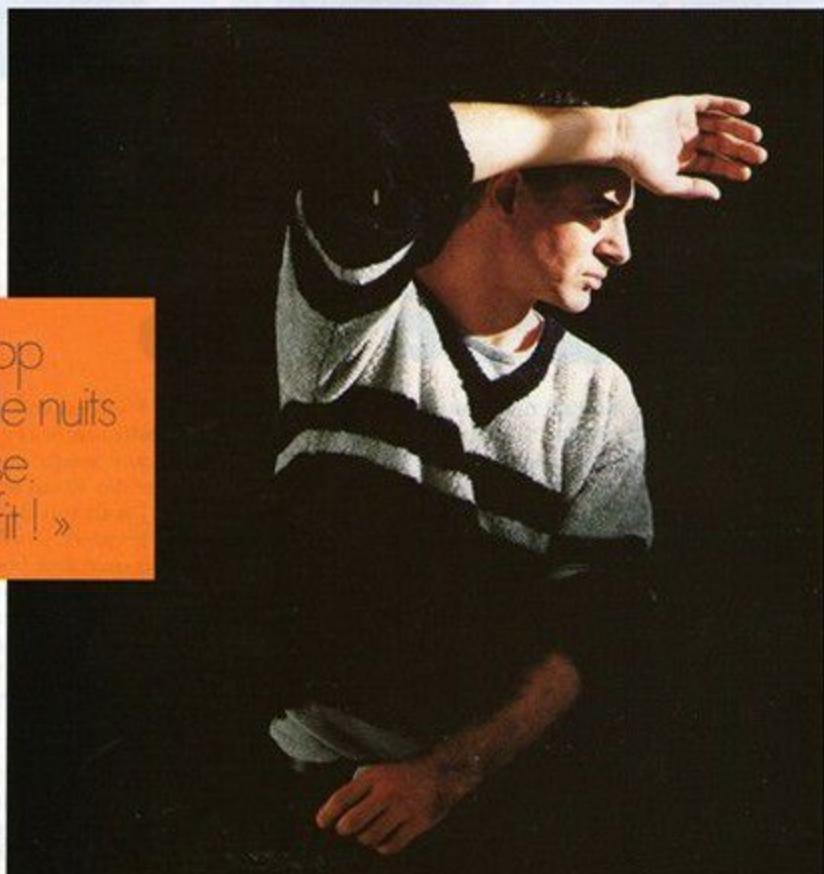
me des fous. En même temps, l'ambiance de la guerre était omniprésente. La mort, partout. Je me souviens que, pour rentrer à la maison, je devais enjamber des macchabées. C'était monstrueux. Et puis, il fallait faire en permanence attention aux balles perdues. Un jour, nous étions tous enfermés dans notre appartement, terrifiés à l'idée que des types y mettent le feu... Longtemps, septembre a été synonyme de soulagement. L'été était enfin passé. Plus rien ne pouvait m'arriver. Je venais d'échapper à quelque chose de grave. Vous comprendrez que je ne voulais pas en parler et, surtout, que je n'arrivais pas à en parler. Comme si j'avais enfoui ces images horribles au plus profond de moi. Ces non-dits n'ont cessé de me hanter. Il fallait que je les sorte de moi, que j'accouche d'eux. J'y suis parvenu grâce à la psychothérapie, ma plus belle rencontre. Je sais enfin d'où je viens et je vois plus clair dans ma vie. Je ne le conseillerai jamais assez : il faut parler ! Il n'y a que ça qui peut

## Dahho

nous aider à vaincre notre malaise, à crever l'abcès. Pour moi, c'est une expérience "divine", une seconde carte d'identité. J'ai moins peur, moins honte d'évoquer mes blessures passées. J'ai envie d'aller m'installer à Séville, ville de lumière, carrefour méditerranéen entre l'Europe du Sud et l'Afrique du Nord. Je m'imagine bien là-bas, à cheval sur plusieurs cultures, dominées, entre autres, par l'influence des Maures. »

Pour illustrer sa nouvelle vie, Etienne a concocté, avec la société informatique Cryo, un jeu interactif en 3 D, livré avec son nouvel album, « Eden » (Virgin). Une sorte de voyage initiatique dans l'univers du petit Dahho. On le voit enfant, sur une île paradisiaque plantée de palmiers, et avec un phare. Une sirène l'entraîne dans une série d'épreuves dont l'essence est la découverte des plaisirs (la gourmandise, l'amour, l'ivresse...). « C'est un peu un résumé de ma vie, mes joies, mes peines qui ont fait ce que je suis aujourd'hui : quelqu'un de vivant. » « Eden », son sixième album, est-il celui du paradis retrouvé ? Écoutez « Au commencement », la première chanson : « J'étais seul, j'étais perdu, je n'attendais plus personne. » Retour en 1994, en plein désarroi, suite à une tournée éreintante de « Paris Ailleurs » (plus de cinq cent mille ventes, son record absolu). « J'étais épuisé. Un an à aller de gauche à droite, d'un aéroport à l'autre, d'une chambre d'hôtel à l'autre... Je n'en pouvais plus. Je flippais pour n'importe quoi. Je me rappelle m'être rendu à Orly et avoir vu mes valises partir toutes seules. Je restais là, planté et disant à l'hôtesse : "Je ne peux pas partir." L'horreur, quoi ! » Ajoutez à cela une bonne déprime, et notre Dahho touche le fond du fond. « Je n'avais plus d'envie, plus de désir. Je me sentais loin de tout, totalement déconnecté de la réalité. En fait, je ne voulais plus y être. J'ai commencé à devenir agressif, à me méfier de tout le monde. Attention, danger ! Où vas-tu Dahho, dis ? Il fallait réagir. » Ce nouveau tournant, on le remarque sur la pochette d'« Eden » : gros plan sur le visage hâlé d'Etienne, posant sur une plage où l'on devine une mer vert émeraude et un ciel turquoise. Balayés les tourments avec leurs

« J'ai trop vécu de nuits d'ivresse. Ça suffit ! »



trémolos. Daho repart à zéro et nous envoie d'Angleterre une déclaration d'amour enflammée. « Ya qu'ça qui m'intéresse. La politique, l'économie, j'suis nul, je n'y comprends rien ! En revanche, je ne crois pas m'être trompé en choisissant des pointures de renom pour m'entourer. »

Excusez du peu : Mark Stent, mixeur de Massive Attack, U2, Björk, David Whitaker, arrangeur des Rolling Stones, Johnny Hallyday, Claude François (« Comme d'habitude »), France Gall, Serge Gainsbourg, les Swingle Singers, groupe vocal culte des années 60, Astrud Gilberto et Elli Medeiros, « la seule femme qui m'ait incité à écrire quand j'avais 20 ans. C'est pour la séduire que j'ai composé les chansons de mon premier album, "Mythomane". » Et, bien sûr, Arnold Turboust. « Lui seul comprend mon côté fleur bleue. Et puis, cet album, c'est un peu nos retrouvailles, l'après-"Pop Satori",

rieux à qui il arrive de sortir et qui prennent du plaisir à écouter des rythmes pour la première fois. On a utilisé des sons qui nous plaisent avec le même engouement que quand on avait 20 ans. Résultat, un mix de trip hop et de techno très cool. » Bien dans sa tête, Etienne se sent débarrassé de tout sentiment de culpabilité. « J'ose enfin dire "Je t'aime." Je n'ai plus peur. Je ne dois rien à personne. » Oubliée l'époque Françoise Hardy et Jacques Dutronc, ses deux parrains ? « Surtout pas. Tous deux ont énormément compté dans ma vie. Ils font partie de ma famille, de mon "périmètre affectif". Mais, par pitié, arrêtez de ne voir en Daho que le fan de Françoise. Comme si c'était un job à plein temps.

Faut arrêter ! On travaillera à nouveau ensemble, c'est une évidence. Pour

# Daho

le moment, je suis bien, indépendamment et libre. » Depuis son dernier album réalisé en 1991, Etienne Daho a produit et enregistré « Resurrection », avec le groupe anglais Saint Etienne, (deuxième dans les charts indépendants de la perfide Albion), adapté en anglais et chanté « Mon manège à moi » d'Edith Piaf (encore un carton outre-Manche) et écrit la chanson, « Tous les goûts sont dans la nature », l'un des titres du dernier Dutronc. Bref, il n'a pas arrêté, même si on ne l'a guère vu sur le devant de la scène. « De toute façon, en France, entre le raz de marée Céline Dion et le rap, c'est un peu dur de faire sa place. » Une absence qui lui vaudra d'être la victime des pires rumeurs comme celle d'être séropositif. « Une histoire qui m'a beaucoup affecté. Je suis passé par toute une série de stades : au début, l'indifférence, puis l'exaspération, enfin, la colère. J'ai préféré m'exiler en Angleterre. Là, au moins, j'ai

trouvé la paix comme Brel aux Marquises. Tout ça, parce qu'un garçon atteint du sida, et qui me ressemblait comme deux gouttes d'eau, était hospitalisé à Rennes. On a commencé à harceler ma famille. Ma mère était catastrophée. On m'a demandé des comptes. C'était incroyable : des témoins certifiaient m'avoir vu sur mon lit de mort. Fuck you ! Je n'ai pas à donner de bulletin de santé. C'est fou, non ? Alors, je le dis à haute et intelligible voix : "Je ne suis pas séropositif." La seule consolation dans cette expérience, c'est que j'ai retrouvé mes vrais amis : Elli Medeiros, Arnold Turboust. Ils ne m'ont jamais lâché. La malveillance, l'étréitesse d'esprit des gens, le mensonge, y a rien de pire. » F.Db.

« Ya qu'amour qui m'intéresse. La politique, l'économie, j'suis nul. »

le disque qui nous a lancés. A l'époque, les gens confondaient nos voix, alors, il a décidé d'entamer une carrière solo. On a retravaillé ensemble sur l'album de Brigitte Fontaine, "Genre humain". Un beau jour, il a débarqué chez moi à Londres et on a recommencé, comme à nos débuts. On est restés enfermés des jours entiers, on a bossé non-stop comme des malades. "Eden", c'est aussi l'album d'Arnold. Jouer les branchés, ce n'est plus notre truc. On a enregistré l'album comme des cu-

